

Lorsqu'on se rendra compte de cela à Sofia — et les signes de cette compréhension sont nombreux —, il n'y aura plus aucun obstacle à ce que les forces, dépensées inutilement dans des froissements réciproques, soient utilisées par une collaboration commune à l'œuvre de consolidation des intérêts primordiaux balkaniques. »

L'ordre règne à Sofia. — L'Europe devient monotone. Sofia, jadis village oriental, est maintenant aussi ville européenne que, de-ci de-là, quelques effluves du passé embaument d'un pittoresque rare. Ces grandes rues bien pavées, ces larges avenues plantées d'arbres aux feuilles poussiéreuses, ces tramways, ces taxis qui courent, ces flegmatiques agents de police aux gants blancs : est-ce là la porte de l'Orient que des écrivains annoncent ? Ces immeubles de pierres blanches alternant avec de petits hôtels de briques rouges, ces toilettes claires et courtes, ces cheveux courts des élégantes qui se promènent sur le boulevard du « Tsar libérateur » : sont-ce une façade, une foule balkaniques ? A peine une teinte russe, de la Russie policée : les bottes et casquettes plates des officiers sanglés et raidés, traînant le sabre, les inscriptions des magasins en caractères cyrilliques, les coupoles dorées de la cathédrale Saint-Alexandre Nevski, et, sur la principale place, la statue équestre d'Alexandre II, le « Tsar libérateur ».

Le marché, le vendredi, jour de la foire, garde seul sa teinte des Balkans. A l'horizon se profile la masse imposante de la Vitocha, mi-embrumée. Les chariots à quatre roues, les bœufs des paysans attendent. Et s'alignent les éventaires où pendent des cochons de lait, où s'étalent les piles de tomates, de haricots, d'oignons, de piments rouges ou verts, mêlés aux colliers, aux